

Lurelu



L'aventure étonnante et stimulante d'une résidence d'auteur

Andrée Poulin

Volume 35, Number 3, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68189ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, A. (2013). L'aventure étonnante et stimulante d'une résidence d'auteur. *Lurelu*, 35(3), 15–16.



L'aventure étonnante et stimulante d'une résidence d'auteur

Andrée Poulin



15

Prenez un vieux château avec des planchers qui craquent et quelques chauvesouris égarées dans les combles. Entourez-le d'un grand étang où l'on trouve silence, solitude et verdure. Amenez-y une dizaine d'auteurs qui n'auront rien d'autre à faire qu'écrire, écrire, écrire. Installez dans les cuisines du château un cordon-bleu un peu grognon, mais qui mitonne à merveille le waterzoï (se prononce «waterzouille»). Rassemblez les auteurs autour d'une immense table de salle à manger, où ils se gaveront du divin waterzoï en causant écriture et littérature. Dans le salon du vieux château, devant un feu de bois allumé pour chasser l'humidité, les écrivains boiront beaucoup (trop) de vin, se plaindront de leurs éditeurs, liront à voix haute des extraits de leurs textes et rigoleront comme des fous en jouant au cadavre exquis.

Vous imaginez la scène? N'est-ce pas que ça ressemble à un paradis pour écrivains? Ce paradis, j'y ai goûté l'été dernier. Tant et si bien que je ne voulais plus en revenir.

En vrac, sans flafla et en toute franchise, voici donc quelques impressions de ma résidence d'auteur en Belgique.

Merveilleux, fabuleux, prodigieux privilège!

En aout dernier, j'ai eu le privilège de vivre cette résidence d'auteur au château du Pont d'Oye, en Belgique. Ça fait cliché et un tantinet flagorneur de parler de privilège, mais c'est tellement comme ça que je l'ai vécu!

Pour que vous compreniez pourquoi je m'exalte, voici d'abord un peu de contexte. Créée en 2007, la Résidence d'auteurs du Pont d'Oye réunit pendant trois semaines, chaque année au mois d'aout, des écrivains francophones de divers horizons littéraires. Cette Résidence est soutenue par la Communauté française, le Conseil régional de Lorraine, le ministère de la Culture grand-ducal, Wallonie-Bruxelles International et la province de Luxembourg. J'y étais parce que parrainée par l'Association des auteurs et auteures de l'Outaouais (AAAO). Tous ces organismes collaborent donc harmonieusement pour offrir aux auteurs un cadre enchanteur, une belle et longue plage de temps pour qu'ils se consacrent entièrement à la création. Le grand luxe, quoi.

Stimulation littéraire

Dès le premier jour et les premiers échanges, la mayonnaise a pris entre les onze auteurs réunis au château appartenant à la famille de l'écrivaine Amélie Nothomb. D'emblée, les plaisanteries ont fusé, les conversations se

sont emballées et la complicité s'est solidement installée. Oui, c'était un immense plaisir, un réel enrichissement, et parfois aussi un soulagement, que de pouvoir discuter d'inspiration, de techniques d'écriture, d'édition, de droits d'auteur, de lecture, etc. Comme les auteurs avaient apporté des exemplaires de leurs livres, nous avons lu les œuvres des uns et des autres. Parfois, en soirée, les plus courageux lisaient des extraits de leur manuscrit en cours, que les autres commentaient ensuite. Tout ça dans la bonne humeur, l'ouverture et la convivialité.

Mon «accent si mignon»...

Parmi les onze auteurs invités, venus de Belgique, de France, d'Haïti et de Tunisie, j'étais la seule du Québec. Comme je suis d'origine franco-ontarienne, cela compliquait encore plus les choses au moment de me coller une étiquette. Bien sûr (est-ce inévitable en Europe?), mon accent a tout de suite attiré l'attention. «Tellement mignon, ton accent!» Pourtant, les Haïtiens et le Tunisien résidents, ils n'avaient pas l'accent belge, eux non plus! Donc, on a commenté mon accent, on l'a imité, on m'a demandé de répéter des mots, des expressions, tout ça en s'amusant. N'empêche que ça laisse une impression (pas des plus agréables) d'être comme un singe en vitrine. J'avais beau me dire que je ne parlais pas pointu... à la longue, j'en suis venue à modifier un peu mon accent pour qu'il se rapproche du leur et qu'on cesse de m'en parler...

Obligée de sacrifier ma belle allitération

Au-delà de l'accent, j'ai constaté que si nous parlions tous le français, ce n'était pas toujours la même langue. Durant notre résidence, les organisateurs avaient prévu une soirée ouverte au public, au cours de laquelle des comédiens feraient une mise en lecture de nos textes inédits. Après avoir lu le mien, deux auteures m'ont suggéré de changer des mots «pour que le public comprenne». J'ai donc remplacé le mot «roche» par le mot «pierre». J'ai écrit «foot» au lieu de «soccer». Comme personne ne comprenait le verbe «achaler», j'ai même sacrifié une belle allitération — «les mouches l'achalent» — pour la transformer en «les mouches l'agacent»... Ça m'a achalée un peu, beaucoup...

Assassiner la Muse

Là où le fossé culturel s'est le plus fait sentir entre moi et mes «consœurs» et «confrères» de lettres, c'est lors de



Une chambre d'auteur...

nos discussions sur les techniques d'écriture. Précisons d'abord que les poètes étaient majoritaires dans notre groupe. Et dans leur vision de la création, la Muse occupe une place prépondérante. Si l'inspiration ne vient pas, le poète l'attend en marchant autour de l'étang du château ou en buvant beaucoup de café noir. Moi, la Muse, il y a longtemps que je ne l'attends plus. Je m'assois devant l'écran et j'écris. Si je ne suis pas inspirée, je me force à écrire quand même en sachant que je devrai ensuite réécrire encore davantage...

Lorsque j'ai montré à ces écrivains européens ma technique de travail pour un roman, avec un tableau de mon intrigue découpée en chapitres, un autre pour l'alternance des scènes d'action et de descriptions, avec des fiches pour mes personnages, etc., ils ont ouvert de grands yeux étonnés. J'avais beau leur répéter que ces techniques n'étaient que des outils, qu'ils ne me confinaient pas dans un carcan, que je cherchais tout autant qu'eux l'élan, la passion et la fraîcheur dans mon écriture, ils me trouvaient archicartésienne. Comme si de décortiquer et de comprendre les mécanismes de la narration équivalait à assassiner la Muse. L'un des auteurs m'a dit que j'écrivais «à l'américaine», comme les scénaristes le font pour le cinéma... Et ce n'était pas un compliment...

Avec un peu de recul, j'en suis venue au constat que s'opposaient ici deux visions très différentes de la création. La plupart des auteurs présents à cette résidence percevaient l'écriture comme un art noble et mystérieux, traversé par des moments d'illumination ou de pannes sèches. Tandis que moi, je percevais l'écriture comme un métier (ce qui implique la notion de «techniques») qui s'apprend et se travaille.

La «vraie» littérature...

Parmi les onze écrivains invités, j'étais la seule auteure jeunesse. Après avoir lu un ou deux de mes romans, plusieurs n'ont pas caché leur étonnement de constater qu'ils pouvaient prendre autant de plaisir à lire un bouquin écrit pour des jeunes. Comme quoi nous sommes encore très loin de l'acceptation du précepte de C. S. Lewis (auteur de *Narnia*) : «Un livre pour enfants qui ne plait qu'aux enfants n'est pas un bon livre pour enfants.»

À mon tour, j'ai été surprise, lors de la lecture publique, de la réaction des autres auteurs et du public au texte inédit que j'ai présenté. Il s'agissait d'un album (800 mots) sur l'histoire d'un enfant chiffonnier (qui devrait d'ailleurs être publié en 2014 dans la collection «Carré blanc», aux Éditions Les 400 coups). Personne n'a pensé que

j'avais écrit ce texte pour des enfants et tous croyaient plutôt qu'il s'agissait d'une courte nouvelle pour adultes. L'ironie (ou le paradoxe?), c'est que si on avait présenté le même texte, dans le format album illustré, plusieurs adultes n'auraient sans doute même pas ouvert le livre... Cet étonnement («Ah oui? Ce texte est vraiment destiné à des jeunes?») me ramène à cette réaction que je percevais souvent chez des adultes quand ils «découvrent» un bon livre pour les jeunes : «De la littérature jeunesse, ça peut donc aussi être de la vraie littérature...»

L'incommensurable luxe d'avoir du temps

Au-delà de ces irritants mineurs autour de mon accent et des divergences de vues sur la création et la littérature jeunesse, il n'en reste pas moins que cette résidence a eu un effet extraordinaire sur mon écriture. D'abord, il y a eu ce luxe incommensurable du temps. Trois semaines complètes à ne rien faire d'autre qu'écrire. C'était à la fois exaltant et éprouvant (oui, éprouvant, un mot que les Belges ne connaissent pas et qu'ils vous font répéter trois fois de suite...).

Exaltant car pour moi, qui suis mère de famille et travailleuse autonome — et qui suis toujours à jongler entre les contrats, les obligations familiales, le bénévolat et la création —, le luxe, c'est d'avoir du temps pour écrire. Ce que mon séjour en Belgique m'a donné.

En revanche, ce qui rendait cette résidence un peu intimidante, c'est son aspect très public. Tout le monde (ma famille, mes amis, les autres écrivains résidents, l'Association des auteurs et auteures de l'Outaouais...) savait que j'étais au château du Pont d'Oye pour écrire. Pas d'échappatoire possible, pas de procrastination permise. Je *devais* écrire. La pression de produire devenait donc beaucoup plus forte.

Cette résidence d'auteur m'a permis de me «déconnecter» et d'entrer à fond dans l'écriture. Sauf pour les repas très animés avec les autres écrivains, je passais mes journées seule devant l'écran... Cette solitude a fait des merveilles sur ma capacité de concentration. Cela m'a permis d'avoir une plus grande présence à la création, d'accéder à une écriture plus approfondie et (je l'espère) de plus grande qualité.

Aux auteurs jeunesse qui lisent cet article, je le dis haut et fort, si vous avez la chance de bénéficier d'une résidence d'écriture (que ce soit dans votre quartier, au Nunavut ou outre-Atlantique), sautez sur l'occasion. Et si jamais on vous achale à cause de votre accent, contentez-vous d'en rire!